

## Propos depuis *La vie avec Lacan*

En guise de préambule, je souhaite vous poser, à chacun, une question insensée au point d'en être bête et de manquer absolument d'intérêt : si vous deviez garder de Jacques Lacan un propos, un seul, lequel élieriez-vous ? En ce qui me concerne, le choix est fait, celui d'un discours adressé aux catholiques non par hasard, car il n'est possible, je le montrerai, de lire Lacan, qui se disait « fils de curé » que sur l'arrière-fond de saint Augustin. Voici cette phrase, ma préférée, où l'orateur parle de lui en troisième personne :

Il aura passé bientôt la moitié de sa vie à écouter des vies qui se racontent et s'avouent. De ces vies que, depuis près de quatre septénaires, j'écoute donc s'avouer devant moi, je ne suis rien pour peser le mérite<sup>1</sup>.

Disant cela à des théologiens qui reconnaissaient que seul Dieu est en position de juger les vies, il n'ignorait pas comment il allait être reçu, à savoir comme quelqu'un qui se logeait, avec eux, dans les bras de l'Église.

\*

Il se trouve qu'il y a trois ans, en 2017, j'ai rebondi sur cette *Vie avec Lacan*<sup>2</sup>, et peut-être certains d'entre vous ont-ils pu le savoir en lisant *La Scène lacanienne et son cercle magique* paru cette année-là. Un épisode que rapporte Catherine (p. 16-17) m'a tout spécialement retenu, hormis le fait que, comme son titre déjà l'indique, on est en permanence là en présence de quelque chose de *vivant*. Quel épisode ? Elle y décrivait un Lacan ayant grimpé sur une échelle afin de regarder de plus près *La Madone des pèlerins* du Caravage, exposé sur l'une des parois de l'église Sant'Agostino à Rome.

Est-ce ce Caravage qui a poussé Lacan à entrer dans cette église ? Ou bien Augustin, si important pour lui, Augustin déterminant à un point que l'on commence seulement maintenant à entrevoir ? Un bref rappel :

Deux références de Lacan à Augustin sont, sinon sues, tout au moins connues : 1) il revient plusieurs fois sur la description augustiniennne de la jalousie d'un enfant observant son petit frère en train de têter<sup>3</sup> ; 2) la si décisive distinction *uti/fruti*

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan, *Le Triomphe de la religion, précédé de Discours au catholiques*, conférence prononcée le 9 mars 1960 à la faculté universitaire Saint-Louis (Paris Éd. du Seuil, 2005)

<sup>2</sup> Catherine Millot, *La vie avec Lacan*, Paris, Gallimard, 2016.

<sup>3</sup> Texte cité en latin dans « L'agressivité en psychanalyse » en 1948, et déjà mentionné en 1946 dans « Propos sur la causalité psychique ».

(utilité/jouissance) ; 3) Dans « Situation de la psychanalyse en 1956 », il reconnaît « parfaitement claire », chez Augustin, la distinction du signifiant et du signifié<sup>4</sup> ; 4) page 498 des *Écrits* il renvoie, fait rarissime, à la séance de son séminaire du 23 juin 1954 où il commentait le *De Magistro* ; 5) Dans « Position de l'inconscient », en 1964, il déclare qu'Augustin « a fort bien vu » que nul sujet ne pouvait être cause de soi, et répète cette remarque deux ans plus tard (« La science et la vérité »). Aurait-il, en outre, caché ou oublié Augustin lorsqu'il mentionne le jeu de la mourre, cela jusqu'à porter cette mourre en titre d'un de ses derniers séminaires (*L'Insu que sait de l'unebêvue s'aile à mourre*) ? Lecteur du *De Trinitate* et joueur comme il aimait l'être, on gage que le propos suivant l'aura intéressé (*De Trinitate*, livre VIII, V, 8<sup>5</sup>) : « Une trinité, en effet, il nous est facile de la trouver, quand nous le voulons, ne serait-ce, pour ne point parler du reste, qu'en jouant à la mourre avec trois doigts. »

Toutefois, aussi importantes que soient ces références augustiniennes chez Lacan, il en est une qui les dépasse toutes, y compris celle où, pour définir l'inconscient, il recopie une phrase d'Augustin<sup>6</sup>. Cette référence à Augustin, que je dis la plus décisive, se trouve constituer le fondement lui-même de l'enseignement de Lacan, à savoir sa distinction du symbolique, de l'imaginaire et du réel, jamais délaissée, en permanence exploitée depuis la conférence du 8 juillet 1953 qui en fit état pour la toute première fois. Avec son *De Trinitate*, Augustin avait accompli quelque chose d'inouï : il avait *reporté sur l'homme une conception trinitaire jusque-là réservée à Dieu*. Et Lacan lui a emboîté le pas, a renouvelé son geste en le transposant jusque dans le champ freudien. Il est démontrable<sup>7</sup> que son étonnant « il n'y a pas de rapport sexuel », tout à l'opposé du catholicisme, a tenu à cela, à son ancrage dans la théologie chrétienne.

---

<sup>4</sup> La séance du 23 juin 1954, du séminaire *Les Écrits techniques de Freud* fut presque entièrement consacrée à la discussion d'une intervention de Louis Beirnaert, saluée par Lacan bien au-delà de ce que l'orateur pouvait espérer. On pourra se reporter à leur échange dont voici un extrait : « Il est assez exemplaire, significatif, enseignant, que nous nous apercevions, [...], à l'intérieur de l'exposé du R. P. Beirnaert que les notions que les linguistes, en somme [...] ont mis quinze siècles à redécouvrir, comme un soleil qui se relève, ou comme une aube naissante, sont déjà exposées dans ce texte de saint Augustin [*De locutionis significatione discussio*, première partie du *De Magistro*] qui est une des choses les plus admirables qu'on puisse lire. Car, bien entendu, vous pensez que je me suis donné le plaisir de le relire à cette occasion. Vous verrez que saint Augustin parle des problèmes les plus aigus de la linguistique moderne. Tout de ce que je viens de vous dire sur le signifiant et le signifié est là, développé avec une lucidité sensationnelle. »

<sup>5</sup> Je dois cette référence à Sara Vassallo qu'ici je remercie.

<sup>6</sup> « Le redoutable inconnu au-delà de la ligne c'est ce que, en l'homme, nous appelons l'inconscient, c'est-à-dire la mémoire de ce qu'il oublie » (*L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, p. 272).

<sup>7</sup> Je m'y suis employé dans ma contribution à l'ouvrage *Après Les Aveux de la chair. Généalogie du sujet chez Michel Foucault*, sous la dir. de Sandra Boehring et Laurie Laufer, Paris, Epel, 2020.

Chez Dieu, la Trinité est sainte, tandis que chez l'homme, autrement composée, elle est par Lacan dite « infernale <sup>8</sup> ». La qualifier ainsi n'efface guère son lien avec la sainte, sa sœur aînée, son modèle formel. Une seule lettre changée suffit à transformer « l'envers de la psychanalyse » en « l'enfer de la psychanalyse ». Cet envoi lacanien de tout un chacun en enfer est ici bien à sa place, d'autant qu'« infernale » n'a pas le sens que lui prête celui qui ne croit plus à l'enfer. *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo*, « Si je ne puis fléchir ceux d'en haut, j'ébranlerai l'enfer », écrivait Freud citant Virgile en épigraphe de sa *Traumdeutung*. Ce n'est pas là le propos d'un scientifique pur et dur ; se prononce ici un maître spirituel. L'enfer y est convoqué au conditionnel. En revanche, il y a bel et bien un certain enfer chez Lacan (celui, sans doute, d'Angelus Silesius, qui évoquait la possibilité de « vivre dans l'enfer sans l'enfer ») :

S'il y a tout de même quelque chose que Freud rend patent, c'est que, de l'inconscient, il résulte que le désir de l'homme c'est l'enfer et que c'est le seul moyen de comprendre quelque chose. [...] Ne pas désirer l'enfer c'est une forme du *Widerstand*, c'est la résistance<sup>9</sup>.

\*

Il est un autre trait rapporté par Catherine qui m'a fait prendre au sérieux cette visite de l'église Sant'Agostino. Elle y observait un Lacan perché sur une échelle. Il fut un moment où les fous étaient dénommés les « perchés ». Et, plus remarquable encore, un moment où les aliénistes, dans les asiles, grimpaient sur les toits des bâtiments afin de demander au ciel, au soleil, aux nuages, aux oiseaux, aux moustiques, au fond de l'air (à qui ou quoi donc ? On ne le sait pas, on se le demande), ce qu'effectivement leur disaient les aliénés et comment il y avait lieu de les accueillir.

De plus, cette image d'un Lacan perché sur une échelle recoupait, à mes yeux, un problème venu en droite ligne de la sorte d'*affrontement* qu'il a cru devoir mener avec Joyce. Un des « personnages » de ce débat était, non pas une échelle, mais un escabeau (une échelle est comme un escabeau unijambiste). Perché face à *La Madone des pèlerins*, Lacan pensait-il à l'escabeau de Joyce ? On ne le saura jamais. En revanche, on sait, pour la simple raison qu'il l'a dit, qu'il identifiait l'escabeau de Joyce à l'œuvre elle-même du célèbre Irlandais, cela jusqu'à inventer un de ces néologismes

---

<sup>8</sup> R. S. I., 18 février 1975.

<sup>9</sup> Jacques Lacan, « Réponse à Marcel Ritter », 1975.

qu'il prisait tant<sup>10</sup> : « escabœuvre ». Il attribuait à Joyce la volonté de perdurer, lui et son nom propre, et grâce à son œuvre, des siècles et des siècles. Jacques Lacan, semble-t-il, eut en partage une semblable volonté ; ainsi confia-t-il la tâche de faire perdurer son enseignement et son nom à sa fille Judith et à son gendre Jacques-Alain Miller, comme vous le savez sans doute.

Aussi ne s'étonne point trop que Jacques-Alain Miller se soit intéressé à ce que Lacan disait de l'escabœuvre de Joyce. Sauf que... il lisait de travers, ce qui n'a nullement empêché que cette fautive lecture ait obtenu un grand succès parmi les membres de l'École de la cause freudienne. Enseigner ce que Lacan a enseigné (formule de Miller, son programme, pas le mien qui, d'ailleurs, n'en ai pas) afin que dure indéfiniment cet enseignement de Lacan... Une telle perspective qui se détourne de la mort ne peut que provoquer de tels dérapages. Lacan était mortel, son enseignement était et reste exposé à choir sur le bas-côté dans des poubelles, comme il disait lui-même que la psychanalyse pouvait bel et bien un beau jour disparaître.

Lacan distinguait l'escabeau de Joyce du sien ; Miller, sans s'en rendre compte, s'est employé à attribuer à Lacan l'escabeau de Joyce. L'enjeu n'est pas mince. Selon Lacan, Joyce a rendu *sphérique* son escabeau, son jaspinage. Lacan lui aussi, puisant comme tout un chacun dans la « réserve langagière » s'en est fait un d'escabeau, mais afin d'en faire déchoir la sphère (une opération qu'il dénomme « scabeustration », castration de l'escabeau). Ce qu'entérine un imprononçable écrit : « S.K.beau ». En 2017, j'ai montré que « S » est le sujet, et « K » non pas le « cas », mais le corps, ce corps qu'« hissecroibeau », jouait Lacan, où l'on entend le verbe « hisser ». Dans un discours programmatique pour un prochain congrès de son groupe, autrement dit donnant le *la* à ses affidés, Miller, négligeant d'explorer ce qu'indiquait l'écriture S.K.beau, se demande : « Qu'est-ce qui fomenté l'escabeau ? », et répond : « C'est le parlêtre sous sa face de jouissance de la parole. » Voilà qui convient pour Joyce, pas pour Lacan, chez lequel l'escabeau vide l'être. « Vide » est le terme élu par Artaud pour dénommer sa folie. « Tous les mots qu'Artaud écrit parlent de ce vide, renvoient à ce vide, en naissent mais pour s'y précipiter et n'y échappent que dans le mouvement de leur perte », disait Michel Foucault (*Folie, langage, littérature*, p. 99-100). Et la phrase concerne tout dire analysant.

---

<sup>10</sup> Marcel Benabou, Laurent Cornaz, Dominique de Liège, Yan Pélissier, 789 *néologismes de Jacques Lacan*, Paris, Epel, 2002.

\*

Un autre récit, toujours dans *La vie avec Lacan*, permet d'apercevoir ce que cherchait Lacan, le corps perché, déstabilisé sur son échelle, risquant d'en tomber et observant le pied de la Madone, comme le notait Catherine. Et cet autre récit, différent de celui auquel elle s'en remet (p. 16) pour lire la scène de l'église Sant'Agostino, permet de conjecturer que quelque chose manquait à ce pied longuement regardé, à savoir une chaussure de femme à talon haut. Les femmes du XVI<sup>e</sup> siècle finissant usaient-elles de talons hauts ? Si l'on peut être sûr qu'elle ne se chaussaient pas de baskets, pour ce qui est des talons hauts, je n'ai pas poussé plus avant l'enquête.

Un zoom arrière permet de voir l'ensemble de la scène. Catherine observe Lacan regardant un manque dans un tableau. Un tableau troué, donc, ce que j'avance, quand bien même il reste très difficile de savoir ce qu'est un trou. Il est impossible de trouver une sphère sans la perdre, car elle se transforme aussitôt en un disque. S'il était confirmé qu'alors les talons aiguille n'étaient pas en usage, on devrait en conclure que Lacan, le regard fixé sur ce Caravage, cherchait quelque chose qui n'existait nulle part. Et, de ça, on peut être sûr, il n'a cessé de s'y consacrer : L'Autre, le grand, n'existe pas, ni l'Autre de l'Autre, et n'existe pas non plus la jouissance de l'Autre, ni donc le rapport sexuel.

\*

« Le besoin de grimper est trop répandu. Ne plus l'éprouver est une délivrance rare », notait Beckett dans *Le Dépeupleur*. Cette pièce donne à voir et entendre des chercheurs grim pant tout en haut d'échelles afin de vérifier la rumeur qui proclame : « Il existe une issue. » Ces échelles leur donnent accès à des « niches » creusées en haut du mur cylindrique qui les maintient enfermés. On lit « enfer » dans « enfermé ». Ces niches sont de deux sortes : soit des faux trous, tels les creux des tasses à café qui sont topologiquement des disques, soit des tunnels, où il peut arriver que deux chercheurs se retrouvent nez à nez. Là non plus, il n'y a point d'issue, le corps de chacun empêchant l'autre de poursuivre son chemin. « Quoi qu'ils cherchent, ce n'est pas ça », écrit Beckett, et la formule vaut aussi bien chez Lacan le chercheur qui, étant tombé sur une trouvaille, est bientôt mis en garde par son « ce n'est pas ça » à lui, qui a nom « objet petit *a* ». Et voici l'occasion de vous faire part d'un de mes regrets à l'endroit de Lacan : qu'il n'ait pas choisi Beckett plutôt que Joyce.

Toutefois, il reste la situation globale et provisoire, la scène que donne à voir ce zoom arrière que je disais. Catherine y observe un Lacan perché, occupé à regarder quelque chose, on ne sait trop quoi. Que se demande-t-elle alors ? Je l'ignore, mais je crois pouvoir vous dire, en laissant ouverte la réponse à cette question, qu'elle s'intéresse à ce qui a lieu *entre Lacan et la chose* qui lui importe au point de s'être perché sur une échelle. Intervient là ce qu'elle décrit comme « sa concentration permanente sur un objet de pensée qu'il ne lâchait jamais » (p. 10), « il n'était plus que ça », précise-t-elle même, ou encore « lui, à l'œuvre ». Joue là ce que j'ai, pour ma part, appelé un « effet d'entre » qui attrape tout un chacun intéressé par l'enseignement de Lacan, c'est-à-dire par ce qui se joue *entre lui et la chose* qui lui importe au plus haut point.

Un tel *effet d'entre* est manifeste bien ailleurs. Ce que l'on a appelé la « scène primitive » doit à cet *effet d'entre* son caractère prenant, voire fascinant. L'enfant surprenant ses parents au lit en train de baiser ne se demande pas tant ce qui arrive à son papa ou à sa maman ; il se questionne, plus radicalement, à l'endroit de ce qui a lieu *entre papa et maman* pour les voir ainsi s'agiter plus ou moins de concert.

Reçue comme une métonymie, la scène de l'église Sant'Agostino dit très exactement la situation globale qui noue trois figures : Lacan, sa chose et, disons, un témoin, Catherine en l'occurrence, plus globalement chacun de ses élèves. N'importe quel élève, tout élève quel qu'il soit, tandis qu'à la place de Lacan dans cette scène paradigmatique certains peuvent parfaitement loger Freud, en se posant formellement la même question : que s'est-il passé *entre Freud et l'hystérique* qui l'a assigné au silence non sur une échelle, mais dans son fauteuil d'analyste ?

Je vous remercie.